

Zeitschrift: Topiaria helvetica : Jahrbuch
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Gartenkultur
Band: - (2002)

Artikel: Le Paysage Commun
Autor: Girot, Christophe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Paysage Commun

Christophe Girot a été nommé en 2001 professeur à la chaire d'architecture paysagère de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich, où il enseignait depuis 1999 comme professeur invité. Il succède ainsi à Dieter Kienast, disparu en 1998, qui fut l'un des artisans de la création de cette chaire et en fut également le premier professeur titulaire. Créée en 1997, c'est la première chaire d'architecture paysagère au niveau universitaire en Suisse. Rattachée à l'institut pour l'aménagement du territoire (Orts- Regional- und Landesplanung), au sein du département d'architecture de l'EPFZ, l'architecture paysagère est proposée comme option aux étudiants d'architecture*. L'intégration de cette discipline aux études d'architecture et d'aménagement du territoire privilégie les questions urbanistes et environnementales. Outre l'enseignement, la chaire mène des projets de recherche sur l'histoire et la théorie des jardins ainsi qu'une étude sur les nouveaux modes de perception et de représentation du paysage.

De nationalité française, Christophe Girot a fait des études d'aménagement de l'environnement à l'Université de Californie, à Davis, puis d'architecture et d'architecture paysagère à l'Université de Californie, à Berkeley. De retour en France, il se partage, dès le début de sa carrière, entre la pratique et l'enseignement. Il co-fonde en 1990 l'agence Phusis à Paris, avant d'ouvrir, en 1995, l'agence Onne, à Versailles, avec son épouse l'architecte Yael Ifrah et réalise un grand nombre de projets, notamment des parcs et places publics, en France et en Europe. De 1990 à 1999, il fut professeur d'architecture paysagère à l'Ecole nationale supérieure du paysage à Versailles.

Nous publions ci-dessous le manuscrit original, ainsi que la traduction allemande lue lors de la leçon inaugurale à l'EPFZ, le 8 janvier 2002. Parmi les nombreuses images qui ont été projetées pendant la leçon, nous avons sélectionnées quelques exemples, qui illustrent son propos et donnent un aperçu des projets réalisés de Christophe Girot.

Préambule

Mesdames et Messieurs, chers Collègues, je considère comme un grand honneur d'être parmi vous aujourd'hui pour vous parler de paysage, une discipline qui accède depuis peu en Suisse (1997) à un rang universitaire au sein de votre prestigieuse école. Chaque paysagiste cherche encore sa voie à sa manière dans cette jeune profession. Dieter Kienast annonçait clairement l'enjeu qui nous attendait dans ses dix thèses sur la nature dans la ville. Le paysage a pour mission première de donner du sens et du corps au lieu habité. A chaque seuil de porte, à chaque fenêtre doit correspondre un élément de nature, de ciel, d'eau ou de terre, bref un regard infiniment porteur de sens et d'identité. Aujourd'hui, dans le temps bref qui m'est imparti, j'espère réussir à vous présenter tant ma manière de penser, que ma façon d'agir et d'enseigner.

Etat des lieux

Nous sommes par nécessité souvent bien loin de la réalité de terrain ainsi que de la réalité temporelle d'un projet de paysage. Nous vivons en effet une époque curieuse, où l'abondance d'outils de représentation et de visualisation se traduit en fait par une véritable perte de moyens sur le terrain. Les progrès de la technique passent aussi par les progrès de la représentation, et nous allons pouvoir enfin visualiser et projeter des choses complexes de manière de plus en plus précise. Mais le paysage n'est pas un objet en soit, c'est un système de relations spatiales et temporelles très fines qui aboutissent finalement à une certaine image de la nature. Nous vivons de fait une séparation de plus en plus prononcée entre l'image raffinée du paysage que nous élaborons au sein de nos agences et la réalité beaucoup plus rude et évolutive du monde extérieur. Nous parlons d'un des modes de représentation les plus difficiles à concevoir, car la séparation entre l'image et la réalité que nous vivons cache en fait une incapacité profonde de notre part à accepter la durée comme règle fondamentale du paysage.

Les jardins baroques du paysagiste français Le Nôtre, malgré leur sens géométrique prononcé, n'étaient jamais dessinés en plan au préalable. Ils étaient tracés au cordon à même le terrain. Cela n'enlevait rien à leur degré de finesse et de précision, car tout se faisait patiemment sur place à cette époque. C'était donc un travail direct de l'œil et de la raison sur le terrain plutôt qu'un regard abstrait posé sur un coin de papier. Seule la confiance absolue d'un monarque pour son paysagiste pouvait autoriser qu'un tel procédé se déroule sur des centaines d'hectares pendant des décennies. La méthode de travail de Le Nôtre était donc au point pour son époque, et il y avait surtout une parfaite concordance entre l'esprit de conception du paysage et sa réalisation sur le terrain.

L'arrivée massive de la carte et du plan géodésique au XIX^{ème} siècle, plus particulièrement les plans courbes de niveaux, permirent graduellement aux différents exécutants de s'abstraire des contraintes du lieu. Les plans d'implantation de maisons, comme les plans de jardins pouvaient être exportés au quatre coins d'un pays, car la technique le permettait. L'industrialisation du territoire passait aussi par l'industrialisation de ses moyens de représentation. Les exemples les plus nobles de ce siècle pionnier démontrent une belle cohérence en matière de planification. L'ingénieur polytechnicien Alphand, qui s'occupa essentiellement des parcs et promenades de Paris après le baron Haussmann pendant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, montra une maîtrise parfaite de la technicité de l'époque, et plus particulièrement en matière de courbes de niveaux, pour développer des plans de masse de toute beauté. Je pense notamment au célèbre plan du parc des Buttes Chaumont à Paris, qui transforma un lieu de gibets maudits en un somptueux jardin romantique doté de la célèbre passerelle à suspension de l'ingénieur Gustave Eiffel. La grande force de cette époque était de considérer qu'il pouvait encore exister un plan unique, soutenu par une politique autori-

taire, capable de résoudre tous les problèmes d'habitat, de circulation, d'éclairage et de plantation d'un quartier. Ce n'est que plus tard au XX^{ème} siècle, et plus particulièrement dans sa deuxième moitié que les choses se gâtèrent sérieusement avec la superposition de plans multiples pour une même zone. Cette superposition de fonctions et de modes de penser et de concevoir l'espace eut un impact immédiat sur le paysage et la qualité sensible de l'environnement de la ville. Le plan précède le territoire. Pour André Corboz, le plan, respectivement «la carte s'avère ainsi un outil démiurgique». Je le cite encore: «le paysage, en revanche, s'offre à l'œil des hommes, qui ne sont qu'en un lieu à la fois, et se donne à voir à l'horizontale, de même qu'ils n'ont sur le monde qu'une vue défilée.»¹ C'est précisément cette transformation du paysage en objet quantifiable et malléable à toutes les échelles de représentation qui nous pose un véritable problème de définition.

Image et réalité séparées

La transformation du rapport à la nature dans ses différents modes de représentation demeure un problème fondamental pour notre métier. Nous sommes pris au piège d'un jeu complexe de représentation graphique, où le but premier est de vaincre l'approbation d'un jury de concours. Nous entrons donc dans le domaine du paysage par la séduction où un savant jeu graphique se substitue à la réalité. La condition de notre métier, c'est de faire voir un paysage qui ne prendra en fait corps que dans quelques décennies. Or, l'ironie veut que nous vivions précisément à une époque où le temps, et plus particulièrement la pensée sur le long terme, est devenu une commodité rarissime. Notre travail pour être vendable doit nécessairement être rapide, immédiatement palpable. Nous sommes de fait pris au piège de notre détachement du terrain. Je pense particulièrement au merveilleux projet de campus du paysagiste Danois Sørensen, réalisé à Aarhus dans le Jutland, au début du XX^{ème} siècle; Sørensen prit simplement le soin de planter quel-

ques glands dans un vaste pré afin d'obtenir ces beaux chênes longtemps après sa mort. Pourquoi est-il impossible de faire cela à présent? Sørensen passa vingt ans de sa vie sur ce projet, afin de s'assurer que les choses étaient bien en place telles qu'il les voulait, c'était peut-être un des derniers véritables hommes de terrain.

Il me paraît d'autant plus important de souligner ces faiblesses actuelles, à une époque où nos différentes spécialisations se complaisent en elles-mêmes avec des limites de responsabilité bien définies et des dogmes bien constitués et imparables. Et si nous acceptions tout d'un coup que la responsabilité du paysage soit en fait une responsabilité commune à tous les acteurs sur le terrain, cela ne changerait-il pas toute la donnée du problème qui nous préoccupe tant? Les aspects élémentaires du paysage peuvent se résumer tout simplement à un jardin qui établit un rapport au ciel ou à l'horizon. Nous sommes presque de retour aux valeurs des Grecs anciens, avec le *temenos* qui décrivait un enclos sacré délimité par les bornes du *horos*. C'est d'ailleurs de ce même mot *horos* que nous provient le mot horizon. Nous pourrions donc dire que jardin et horizon sont des notions inséparables qui se complètent l'une avec l'autre. Pourquoi ne sommes-nous plus capables de penser les choses si clairement et si simplement? La faute ne serait-elle pas imputable au plan, et à cette nouvelle forme absolue de pensée sur papier qui a fait perdre tant de sens au lieu? Le paysage ne se satisfait pas simplement d'une jouissance de nature passive, c'est aussi une question d'équilibre humain. Le paysage doit participer activement à la création d'un lieu en l'ordonnant et en le structurant avec le lointain et le proche. Je cite ici le compositeur Igor Strawinsky, qui, dans son célèbre cours de poésie donné à Harvard, parle d'une tendance générale s'appliquant autant à la musique qu'à notre rapport au paysage: «Nous vivons en un temps où la condition humaine subit de profonds ébranlements. L'homme moderne est en train de perdre la connaissance des valeurs et le sens des rapports. Cette méconnaissance des réalités essentielles est ex-

trêmement grave. Elle nous mène infailliblement à la transgression des lois fondamentales de l'équilibre humain.»²

Nature et ville

La pensée naturelle s'est séparée de la pensée de la ville pendant ces dernières décennies, chacun devenant spécialiste de son domaine. D'un côté un paysage d'artifice accompagne la ville dans ses soubresauts constructifs, et de l'autre la nature conservée loin de la rumeur de la ville trouve son essor dans le musée vivant des réserves naturelles et forêts domaniales. Il n'y a rien à critiquer à propos des efforts considérables développés au cours du siècle dernier visant à préserver les espèces et l'environnement, en dehors du fait que cela s'est fait aux dépens de la ville. Mais la ville dans tous ses états, celle que nous connaissons quotidiennement, n'est-elle pas aussi une forme de nature pervertie? Nous vivons l'époque des interstices, des fragments, des non-lieux et des non-dits. Le fragment de nature urbaine qui nous interroge pose la question de la nature dans la ville de façon beaucoup plus radicale qu'avant. Somme-nous capables d'y répondre? Car les lieux de nature urbaine ne sont souvent que des délaissés, contaminés et sans appartenance, où le dogme écologiste y trouve peut être son compte, mais où la place de l'homme demeure incertaine et marginalisée. Ces lieux d'une grande banalité, où le paysage meurtri demeure sans projet et sans qualité aucune, ce sont bien eux qui nous intéressent particulièrement aujourd'hui.

Somme-nous capables de réconcilier ces deux tendances contradictoires que sont la ville consommatrice d'espace et la nature conservatrice d'espace. N'est-ce pas une erreur que de vouloir simplement garder ces deux mondes séparés, alors que les dysfonctionnements majeurs que nous constatons de part et d'autre viennent précisément d'un manque d'expérimentation et de dialogue à leur interface? Ne risquons-nous pas une certaine «ghettoisation» des villes comme des campagnes si nous n'y faisons rien? Je crois à un projet commun qui permet de conjuguer ces

deux tendances apparemment contradictoires dans un projet d'avenir. Je prends l'exemple de quelques lieux tels que Barcelone, Lyon ou Duisburg, qui font des efforts considérables pour requalifier le paysage de cœur de ville et de frange de ville. Dans tous ces cas, le coût des efforts entrepris a un impact direct sur la qualité de vie et de confort des habitants. Nous sommes donc entrés dans l'ère d'un paysage de remède, d'une potion naturelle qui viendrait soulager nos maux les plus profonds. Le paysage est non seulement la clef d'un rapprochement entre les gens, c'est l'expression d'une générosité et d'une ouverture sur un monde qui se sont depuis perdues dans tous nos espaces de conformité. Nous ne sommes qu'au début de la définition de ce que ce paysage devrait être, et il est clair que de nombreux autres exemples vont suivre. Ce qui est intéressant en tout cas, c'est que chacun des exemples cités arrive à puiser son identité et son originalité dans un passé qui lui est spécifique, car le paysage demeure avant tout le produit d'une culture locale déterminée.

Le paysage commun

Le paysage est vraisemblablement l'un des principaux problèmes que nous vivons à l'orée du XXI^{ème} siècle. Pas tant dans les jardins nobles et classés, mais bien plus dans l'environnement banal et quotidien qui nous entoure. C'est la raison même du choix du titre de ma communication «le paysage commun» qui se sert de deux mots français difficilement traduisibles en allemand, et qui néanmoins demeurent le fondement de ma propre philosophie en matière de paysage.

Le mot «paysage» évoque depuis son origine la charge emblématique d'une nature maîtrisée par l'homme. Le mot «commun», exprime cet attachement au paysage simple, partagé par tous. Le paysage commun se fonde donc sur une idée de nature comprise et soutenue par le plus grand nombre, dans une culture donnée à une époque donnée. On pourrait assimiler ce paysage commun à une pratique vernaculaire du terrain, qui reflète pour chaque époque successive une certaine gestion de nature coïncidant avec un mode d'implantation humaine déterminé. C'est à cette

définition très large que le terme allemand *Landschaft* doit son sens originel. *Landschaft* tire sa signification d'une portion de territoire exploité et administré par un groupe d'individus ou un village. Ce n'est que plus tard que ce même terme *Landschaft* acquit véritablement une connotation picturale et esthétique plus solide héritée des artistes de la Renaissance.

Le paysage commun signifie donc le paysage banal de tous les jours. Il en existe beaucoup en Suisse, comme ailleurs en Europe. Ils passent souvent inaperçus dans nos pérégrinations quotidiennes, mais sont pourtant les réceptacles des plus importantes transformations sur le territoire. Il ne s'agit donc pas de lieux exclusifs et de jardins d'exception, qui sont souvent protégés par de nombreuses lois ou par leur renommée. Le paysage qui compte pour moi est avant tout celui qu'on habite et où l'on s'arrête quotidiennement. Le paysage commun suggère une communion d'esprits et de coutumes, et un regard sur la nature qui coïncide avec l'image que s'en fait notre société. C'est ce que les Anglais nomment pudiquement *common* et qui joue d'ailleurs encore un rôle central dans la société d'aujourd'hui.

Le sens de l'échelle

La question de l'échelle, de l'unité et de la cohérence spécifiques d'un lieu de nature doit demeurer pour nous première et entière. Dans toute discipline, le cadrage et les outils méthodologiques qui en découlent dépendent précisément de ce choix d'échelle. Je propose d'aller un peu à contre-courant des modes actuelles, qui s'interrogent sur des territoires si vastes, presque géographiques, qu'on y perd tout sens de paysage. Il faut savoir ce que l'on cherche avant de le trouver, ou du moins s'entendre sur l'ordre de grandeur qui nous préoccupe. Le mot heuristique provient du grec ancien *heuriskein*, qui signifie tout simplement trouver. L'échelle à laquelle nous trouvons des choses significatives dans le paysage correspond à l'échelle humaine: celle de la maison et de son jardin, celle d'une promenade ou d'un parc de quartier. C'est précisément à cette échelle-là que les dysfonctionnements entre paysage et habitat commencent. Je défends donc une discipline de

l'architecture du paysage qui s'ordonne sur l'échelle plus réduite et précise des lieux et des abords, sur l'échelle de l'homme telle qu'elle est définie par Michel Collot dans ses réflexions sur le paysage. Il ne s'agit pas de réfuter la validité d'une pensée du territoire, mais bien d'exiger que nos compétences en matière de paysage se démontrent tout d'abord à l'échelle de notre pratique sur le terrain.

Une communauté d'acteurs

Aussi, ce paysage commun nécessite l'engagement des différents acteurs sur le territoire, qu'ils soient maîtres d'ouvrage, architectes, paysagistes ou ingénieurs. C'est probablement ici que le titre de ma communication prend tout son sens; il ne s'agit pas tant de glorifier le paysage banal ou le paysage collectif de nos villes, il s'agit de rendre compte d'un paysage commun, dans le sens où il se réalise ensemble avec une multiplicité d'acteurs. Le paysage demeure le miroir de la cohérence d'une époque – que voyons-nous dans notre époque? Sommes-nous prêts à engager une réflexion d'envergure sur ce sujet? Sommes-nous aujourd'hui capables de reproduire les efforts phénoménaux des anciennes corporations suisses en matière de paysage? Si oui, quel seraient le produit et le bénéfice d'un tel effort en terme de marketing? Un pays extraordinaire où les gens s'accordent entre eux pour définir le visage de leur ville et de leur terre! On retrouverait peut être enfin l'intelligence du terrain, sans parler du génie du lieu.

Le paysage est en fait le produit d'une nature bien particulière, appelez-la écologie humaine si vous le voulez bien; mais une écologie humaine fondée sur une culture locale, avec ses croyances et rituels spécifiques, ses lieux, son histoire et ses espoirs. Ce n'est que dans le respect d'une telle différence d'un lieu à un autre, qu'on saura faire évoluer les choses et les méthodes dans le bon sens. Je crois en l'idée d'une nouvelle nature urbaine, non seulement comme miroir vivant d'un quartier, mais aussi comme élément de valeur et de refuge dans notre temps. Ceci suppose peut-être qu'il faut avant tout réconcilier les gens avec

la nature par une approche tactile et sensorielle. Non, le jardin dans la ville n'est plus un bien commun, c'est au contraire une rareté, et la majorité des gens en ont perdu le sens de l'usage. Il faut donc déculpabiliser et vulgariser ce simple plaisir du jardin qui remonte à la nuit des temps. Car c'est bien la rupture du lien élémentaire entre l'homme et son environnement naturel proche, avec toute sa force spirituelle et sensorielle qui nous interroge. Dans ce contexte, je cite quelques vers du poème «Correspondances», de Charles Baudelaire:

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Je plaide pour une approche humble du paysage, une approche au niveau d'un fragment de nature qui se travaillerait comme un bijou. C'est un travail à une échelle précise et humaine, où le détail acquiert sa pleine signification et donne du sens à la vie, à notre vie. Grâce à tous ces efforts contenus, nous allons peut-être trouver la clef d'une nouvelle nature dans la ville. Le métier de paysagiste est encore dans son enfance, et je vous invite à reconnaître cette première phase, comme une phase de recherche et d'expérimentation.

Les projets de paysage

Les projets que je vais montrer correspondent à dix années d'activité. Ils ne sont qu'une réponse partielle aux questions que je pose. On n'y voit pas tant de recette stylistique particulière, qu'un effort constant de simplification des éléments mis à ma disposition. Il y a surtout un soin particulier apporté aux détails. C'est un travail fin sur le nivelle-

ment du sol, le ramassage de l'eau, la culture d'une nature humanisée qu'on pourrait peut être appeler jardin. Mes projets parlent d'un paysage de tous les jours, qui se remarque peu, se photographie mal du moins pour l'instant, il serait vraiment intéressant d'y revenir dans trente ans pour comprendre ce qui s'y passe.

Dans son livre sur les jardins publics, Pierre Sansot fait l'éloge de la lenteur, luxe suprême de notre époque. Il note la capacité, disons même le pouvoir, d'un jardin à nous ralentir et à nous faire observer d'indicibles mystères tout comme les plus grandes banalités quotidiennes. Je ne suis ni marchand de mystères ni marchand de banalités, mais je sais comment travailler la lenteur dans un espace donné. Cette lenteur s'exprime non pas comme la spirale complexe de l'espace baroque, mais comme un simple vide plein de sens, pendant naturel d'un plein souvent construit de non-sens. Ce vide mis en scène dans l'espace public résulte du différent traitement des surfaces et de l'eau, de la pente, du positionnement des chemins, de l'ombre et de la lumière, de la place des gens et des plantes qui s'y trouvent. C'est aussi le refus d'un espace conçu autour d'un enchevêtrement et d'une superposition de fonctions. Je vais vous faire voir quatre projets pour étayer mon propos (cf. illustrations).

Chaque projet parlera de:

- l'échelle humaine dans la conception
- l'échelle humaine dans la prise en compte de l'histoire et de ses traces
- paysage de contact ; la déclinaison de principes simples du paysage
- la dimension du temps, du vide et de l'écoulement.

Le paysage à l'école

L'objectif d'un enseignement de paysage est de donner un outil critique aux nouvelles générations d'acteurs sur le terrain: paysagistes, architectes, ingénieurs, mais aussi

et par extension, maîtres d'ouvrage et divers donneurs d'ordre. Cette pensée critique peut s'enseigner selon trois fondements :

1. Une étude de l'histoire et de la théorie du paysage mettant à jour les divers principes et orientations des acteurs précédents.
2. Un regard sur les modes de représentation et de visualisation du paysage pour en cerner les avantages et les défauts.
3. Une culture d'atelier permettant l'expérimentation dans un échange constructif et créatif entre étudiants du projet de paysage.

Sans ces fondements et cette pensée critique et expérimentale, l'intégration du paysage comme discipline à part entière à l'EPFZ me paraît difficile.

Cela fait vingt ans que je partage ma vie active entre l'enseignement et le métier de paysagiste. Je considère l'enseignement comme une part aussi importante, sinon plus importante que le métier que j'exerce. Car dans l'enseignement, il y a transmission de savoir et communication. La pédagogie du projet permet de remettre en question les idées reçues et l'ordre établi; dans le cas présent elle doit servir de laboratoire expérimental et de creuset à une vision de paysage pour l'avenir. La vague d'intérêt que connaît l'enseignement du paysage n'est pas simplement un phénomène de mode. Elle correspond à un besoin réel de société qui s'exprime dans les générations d'étudiants montantes. L'enjeu est donc de taille pour les années à venir, si l'on veut établir et intégrer cette discipline dans une culture du projet d'architecture qui existe depuis bientôt cent cinquante ans à l'EPF de Zurich.

Je souhaite de tout mon cœur que le paysage prenne son essor et devienne une force de pensée critique et de projet dans cette école. Je tiens ici à remercier toute mon équipe d'assistants pour l'effort consolidé et indéfectible qu'ils ont prodigué depuis mon arrivée à Zurich. Mais Il reste un tra-

vail de structuration pédagogique à concevoir pour cette discipline, appuyé par un savoir qui ne peut se faire qu'avec une équipe d'enseignants élargie. Nous pourrions alors parler d'une véritable *techné* du paysage. Un enseignement comprenant un corps de savoir établi et permettant l'élaboration d'un jeu de règles et d'ordonnements dans lequel l'idée de nature se reflète dans l'ensemble des ouvrages au quotidien.

Pour restituer au paysage son savoir, il ne suffit pas de méditer sur le sens de l'histoire, fût-elle populaire ou aristocratique, et de chercher quelques modèles ou recettes enfouis dans le passé. Il faut, au contraire, chercher à asseoir la discipline du paysage dans un système ordonné, tant du point de vue des connaissances que des différentes règles d'espace et de temps qui la régissent. Car la perte d'identité locale due à la transformation rapide, la fragmentation et la discontinuité, ne peut être simplement remplacée par un discours esthétique sur le hasard, où le paysage ne s'expliquerait de façon réductrice que par la juxtaposition d'objets hétéroclites disposés dans un espace donné. La question du paysage dans les écoles doit se poser en d'autres termes, et même si nous sommes tous plus ou moins tributaires des phénomènes urbains actuels, les règles d'action ou de non-action sur le paysage méritent d'être critiquées et confrontées à d'autres genres de propositions.

L'histoire

Il m'est difficile de dire ou d'imaginer les règles qui vont naître de cette nouvelle nature de ville qu'est le paysage. Ce travail de prospection pionnière ne peut se fonder sur des modèles passés pour développer les bases d'action d'un paysage futur que si la recherche sur les pratiques passées avance et se consolide. L'histoire du paysage, et plus particulièrement l'histoire récente du paysage suisse, reste à faire. C'est clairement un des objectifs de ma chaire de participer à cet effort dans l'histoire du paysage, par le biais de recherches doctorales et de collaborations avec

d'autres écoles. Il existe de fait une pratique récente du paysage en Suisse, qui rassemble à elle seule déjà beaucoup de réponses aux questions d'identité culturelle que l'on se pose. La recherche doctorale effectuée l'an dernier par Udo Weilacher sur le paysagiste Suisse Ernst Cramer³ montre qu'il existe en fait un savant mélange d'influences extérieures et de talent local dans l'histoire récente du paysage suisse.

Le regard

Le regard est la clef de voûte de toute pensée paysagère, cette construction complexe entre langage, vision et mode de représentation est nécessairement au cœur de notre questionnement. La faculté de créer ne nous est jamais donnée toute seule. Elle va de pair avec le don d'observation. Le véritable créateur se reconnaît à ce qu'il trouve toujours autour de lui, dans les choses les plus communes et les plus humbles, des éléments dignes de remarque. Il faut changer notre regard sur le monde, avant de pouvoir changer notre rapport au monde. C'est pour cela que nous nous ouvrons, dans l'enseignement, aux nouveaux regards sur le monde, par le biais de la vidéo ainsi que par d'autres modes de visualisation et de représentation. Les étudiants se servent aussi de moyens traditionnels tels les plans, les perspectives et les maquettes, mais dans un esprit critique de recherche et de découverte. Je prône un regard individuel et actif, car c'est bien dans la réalisation personnelle de ce que comporte notre monde, que toute la poésie de notre époque vient à s'exprimer.

L'intégration de la nouvelle méthode d'enseignement du paysage utilisant de la vidéo de terrain fut l'initiative de mon prédécesseur Dieter Kienast. C'est une méthode intéressante, car elle nous éloigne un instant du papier et du plan, et nous rapproche d'un regard actif sur le terrain. Ce regard sur l'extérieur permet de voir des choses qui n'apparaissent jamais sur la table à dessin. Cet outil nous montre de façon assez crue un paysage à la mesure et à la portée de notre temps. Cette nouvelle réflexion sur le regard en-

richit la démarche d'un projet. Dans un article intitulé «Movism», écrit en collaboration avec Marc Schwarz, et paru dans la revue *Trans*⁴, j'explique le fondements de cette nouvelle démarche vidéo au sein de la chaire du paysage.

Le projet de paysage

L'enseignement du projet de paysage se fait pour l'instant sous forme d'option. Malgré l'enthousiasme des étudiants et des résultats parfois surprenants, il est clair que nous devons maintenant aller dans le sens de l'approfondissement du projet de paysage en atelier. Le travail pour l'instant s'est donc concentré sur la petite échelle: un fragment de nature urbaine quelconque qui nous interroge. En fait, ce petit exercice de projet pose la question de la nature dans la ville de façon beaucoup plus radicale qu'on ne le pense, car il n'existe pas pour l'instant pas de modèles esthétiques à suivre sur la question de terrains vagues et autres délaissés urbains.

Je suis convaincu, dans un premier temps, que l'enseignement du projet de paysage s'intégrera à l'enseignement de l'architecture et éventuellement à l'enseignement de l'ingénieur au sein de l'EPFZ. Une formation spécifique au paysage suivra comme dans beaucoup d'autres écoles d'Europe. J'ai d'ailleurs présenté un rapport de synthèse au président de l'EPFZ l'été dernier à cet effet. J'espère tout simplement que l'intégration de cette nouvelle discipline à l'EPFZ permettra de sensibiliser des générations futures d'architectes, de paysagistes et d'ingénieurs à la question du paysage de nos villes. Les exemples que je vous montre représentent une sélection de travaux d'étudiants effectués depuis deux ans à ma chaire. Je pense que nous avons largement semé les graines du paysage au sein de l'EPFZ, et j'aimerais citer à cet effet un petit texte de Goethe qui médite sur l'essor lent mais sûr d'une petite graine d'arbre. Tous ces étudiants, je l'espère, sont comme des jeunes arbres en devenir.

«Betrachten wir eine Pflanze, insofern sie ihre Lebenskraft äußert, so sehen wir dieses auf eine doppelte Art geschehen, zuerst durch das Wachstum, in dem sie Stengel und

Blätter hervorbringt, und sodann durch die Fortpflanzung, welche in dem Blüten- und Fruchtbau vollendet wird. Beschauen wir das Wachstum näher, so sehen wir, daß, indem die Pflanze sich von Knoten zu Knoten, von Blatt zu Blatt fortsetzt, indem sie sprießt, gleichfalls eine Fortpflanzung geschehe, die sich von der Fortpflanzung durch Blüte und Frucht, welche auf einmal geschieht, darin unterscheidet daß sie sukzessiv ist, das sie in einer Folge einzelner Entwicklungen zeigt.»⁵

Depuis que ce beau texte a été écrit, certains arbres ont disparu de la surface de la terre. Nous ne savons donc pas ce que l'avenir nous réserve comme surprise, mais nous pouvons parfois infléchir des destins. Je viens de planter de jeunes ormes, décimés voici trente ans par la graphiose, dans un petit parc à Alfortville près de Paris. Ils poussent bien. C'est donc de la confiance dans cette terre, notre seul bien, qu'il s'agit lorsqu'on traite de paysage. Le paysage commun résulte d'une entente mutuelle entre des individus et un milieu ambiant. J'ose espérer que les générations futures de paysagistes en Suisse, se pencheront sur de telles questions, et se forgeront lentement mais sûrement un langage de nature intelligible adapté à notre temps.

* La rédaction remercie Udo Weilacher pour les informations fournies sur la Chaire d'architecture paysagère de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.

1 André Corboz, «Le territoire comme palimpseste», in *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, 2001, p. 221.

2 Igor Stravinsky, *Poétique musicale*, Harvard, 1939, p. 93.

3 La thèse a été publiée, cf. la note de lecture qui lui est consacrée dans ce même cahier p. 87.

4 Christophe Girot, «Movism – Prologue to a New Visual Theory in Landscape Architecture», in *Trans*, Nr. 8, déc. 2001, p. 50–69 (numéro: Die Architektur und ihre Medien).

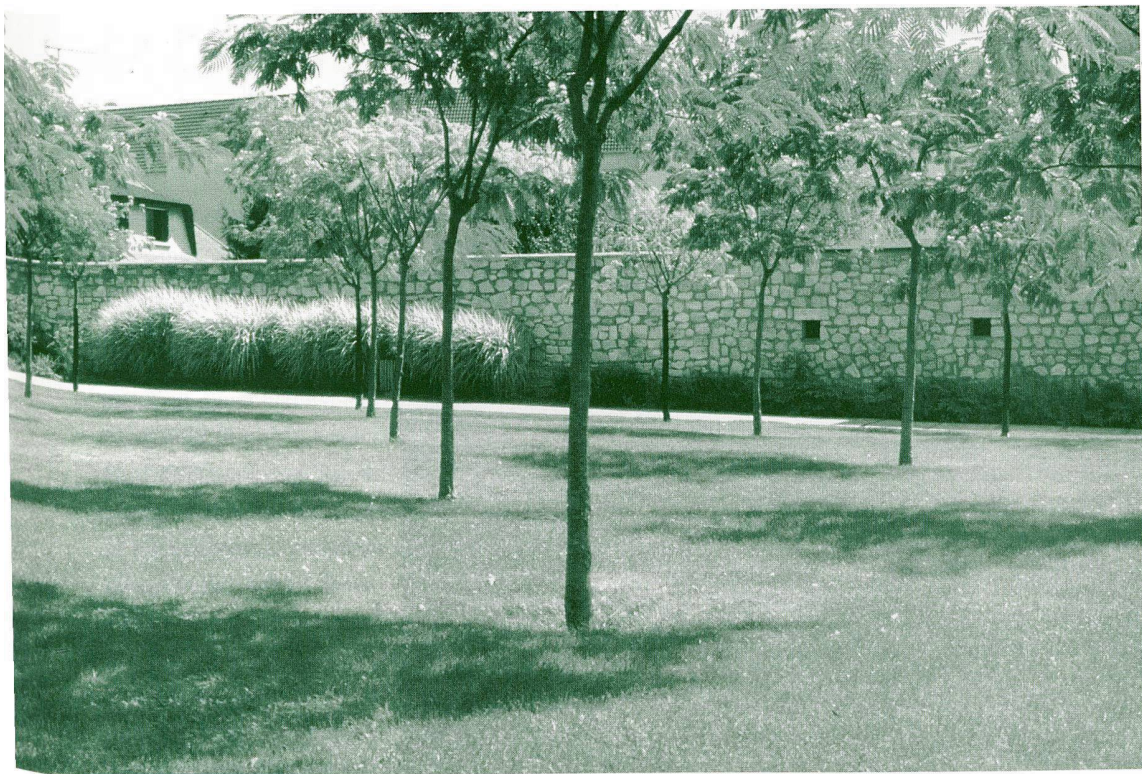
5 Johann Wolfgang Goethe, *Die Metamorphose der Pflanze*, Zurich: Artemis, 1949, p. 55. Une traduction française a été publiée récemment: Johann Wolfgang Goethe, *La métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, avec une introd. et notes de Rudolf Steiner, textes choisis et présentés par Paul-Henri Bideau, trad. par Henriette Bideau, 2^e éd. revue et corrigée, Paris: Triades, 1992.



Ile centrale comme collecteur
d'eaux météoritiques,
Parc Jules Guesde à Alfortville.
Réalisation Girot-Onne 1999.

Allée bordée d'ormes,
Parc Jules Guesde à
Alfortville. Réalisation
Girot-Onne 1999.

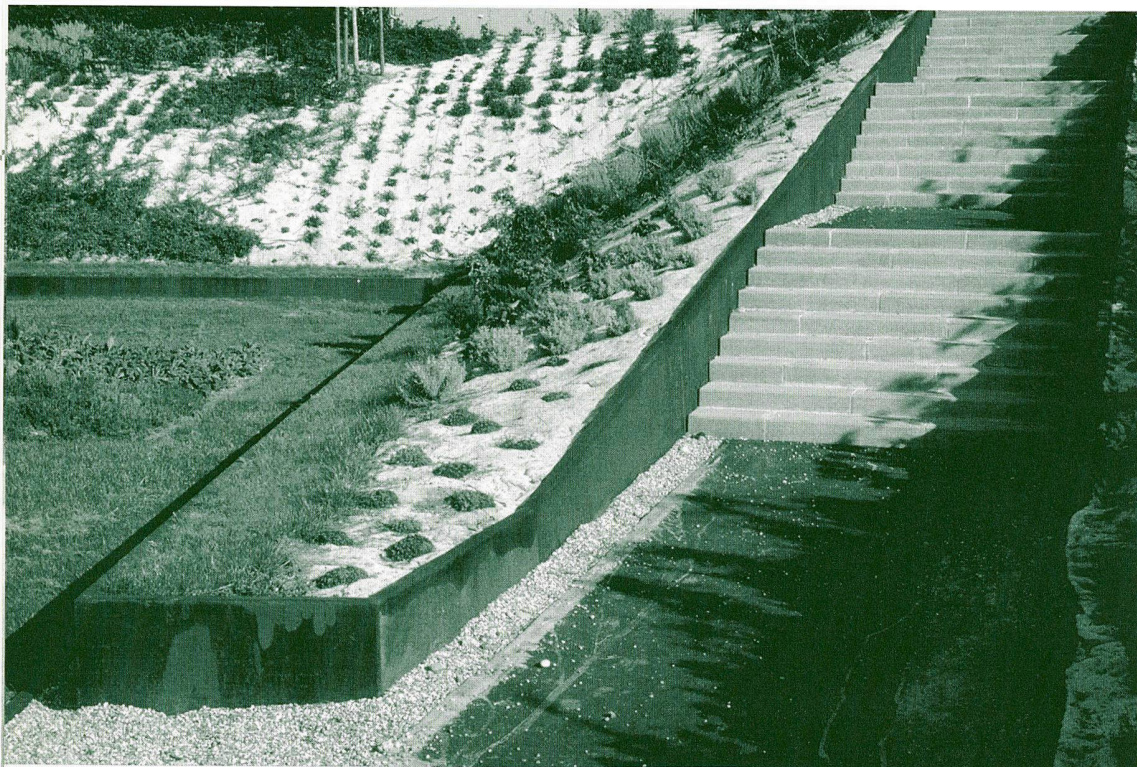




Le Mail d'Albizias julibrissin, Parc des Six Arpents à Pierrelaye. Réalisation Girot-Onne 1997.

La Pergola de Glycines, Parc des Six Arpents à Pierrelaye. Réalisation Girot-Onne 1997.





Le talus cubiste en acier
coreten planté, Grands
Ateliers de l'Isle d'Abeau.
Réalisation Girot-Onne/
Lipsky+Rollet 2002

La cour-jardin,
Lycée Gustave
Eiffel à Rueil-Mal-
maison. Réalisation
Girot-Onne/Hubert
et Roy 1998



Le Paysage Commun

Deutsche Übersetzung

Vorbemerkung

Die Landschaftsarchitektur ist eine wissenschaftliche und gestalterische Disziplin, die erst seit kurzer Zeit in der Schweiz auf Hochschulstufe in der Eidgenössischen Technischen Hochschule Eingang gefunden hat. Noch sucht jeder Landschaftsarchitekt einen eigenständigen Weg in diesem noch jungen Berufsfeld. Dieter Kienast erklärte mit seinen zehn Thesen über die Natur in den Städten klar und deutlich, was zu erwarten sei: Erstes Ziel der Landschaftsarchitektur ist es, bewohnte Umgebung zu gestalten und ihr Sinn zu geben. Jeder Türschwelle, jedem Fenster muss ein Stück Natur, ein Stück Himmel oder Erde entsprechen, kurz, es ist eine sehr sinnträchtige und identitätsstiftende Sichtweise.

In der kurzen mir zur Verfügung stehenden Zeit hoffe ich, Ihnen sowohl meine Denkweise, als auch meine Art zu arbeiten und zu lehren, näher bringen zu können.

Ausgangslage

Oft sind wir, umständehalber, von der Realität einer Landschaft wie auch vom zeitlichen Verständnis eines landschaftsarchitektonischen Projektes weit entfernt. Wir leben in einer Zeit, wo die übergrösse Anzahl der Darstellungsmittel paradoxer Weise zu einem wahren Unvermögen der Umsetzung an Ort und Stelle führt. Fortschritte in der Darstellung bringen zwar technische Verbesserungen, und wir können komplexe Dinge mit grösserer Genauigkeit visualisieren und planen. Doch die Landschaftsarchitektur ist nicht etwas in sich Geschlossenes; sie ist vielmehr in ein System von sehr feinen räumlichen und zeitlichen Beziehungen eingebunden, die am Ende zu einer bestimmten Vorstellung der Natur führen. Wir erleben eigentlich eine immer grösser werdende Diskrepanz zwischen den kunstvollen Projekten, die in unseren Planungsbüros ausgearbeitet werden und der viel härteren Realität in der Aussenwelt. Wir sprechen hier von einer besonders schwer zu fassenden Darstellungsweise, denn die Diskrepanz zwischen dem Idealbild und unserer gelebten Realität birgt die totale Unfähigkeit unsererseits, die zeitliche Dauer als grundlegende Gesetzmässigkeit der Landschaftsarchitektur zu akzeptieren.

Die Barockgärten des Landschaftsarchitekten Le Nôtre wurden trotz ihrer ausgesprochen geometrischen Anlage nie in Plänen vorgezeichnet. Sie wurden im Gelände selber mittels Richtschnüren angelegt. Dies tat ihrer Feinheit und Präzision in keiner Weise Abbruch, denn in jener Zeit wurde alles mit Geduld an Ort und Stelle ausgeführt. Es war die unmittelbare Arbeit des Auges und des Verstandes im Gegensatz zum abstrakten Blick auf ein Stück Papier. Allein das blinde Vertrauen eines Monarchen in seinen Landschaftsarchitekten konnte eine solche Vorgehensweise über Hunderte von Hektaren auf Jahrzehnte hin gestatten. Le Nôtres Arbeitsmethode war für ihre Zeit angemessen und es bestand vor allem vollkommene Übereinstimmung zwischen der Grundidee (*esprit de conception*) und ihrer Ausführung im Gelände (*réalisation*).

Das Aufkommen von Karten und Landvermessung im 19. Jahrhundert, insbesondere der Reliefkarten, erlaubte es den Landschaftsgärtnern, sich von den örtlichen Zwängen zu befreien. Projekte für Gebäude, wie auch Gärten konnten, dank dieser Technik, nun als Pläne beliebig versandt werden. Die Industrialisierung der Darstellungsmittel zog die Industrialisierung der Landschaft nach sich. Die schönsten Beispiele dieses Pionier-Jahrhunderts zeigen aber dennoch eine kohärente Planung. Der Ingenieur Alphand, der sich nach Baron Haussmann in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts hauptsächlich mit den öffentlichen Parks von Paris befasste, bewies, dass er mit den technischen Mitteln seiner Zeit perfekt umzugehen wusste, besonders mit den Niveauplänen, mit welchen er Gesamtpläne von ausserordentlicher Schönheit ausarbeitete. Hier denke ich vor allem an den berühmten Plan vom Parc des Buttes Chaumont in Paris, der den verrufenen Richtplatz in einen prachtvollen romantischen Garten mit der berühmten Hängebrücke von Gustave Eiffel umwandelte.

Die Stärke dieser Epoche war, dass ein einziger, von einer autoritären Politik getragener Plan sämtliche Probleme der Bauten, des Verkehrs, der Beleuchtung, der Bepflanzung eines Wohnquartiers zu lösen vermochte.

Die Situation verschlechterte sich erst im 20. Jahrhundert wirklich, in der zweiten Hälfte, als mehrere sich überlagernde

Pläne für ein und die selbe Zone erstellt wurden. Diese Überlagerung von Aufgaben und Denkweisen, eine Zone zu gestalten, hatte unmittelbare Folgen für die Landschaft, sowie für die sensible Lebensqualität in der Stadt. Der Plan ist vor dem Landschaft da. André Corboz versteht ihn, respektive «die Karte als ein Werkzeug für Weltschöpfer»: Corboz weiter: «Der Betrachter schaut vertikal von oben hinunter wie die Götter und ist allgegenwärtig wie sie. Die Landschaft hingegen bietet sich dem Auge der Menschen, die in einem Moment nur an einem Ort sein können, in der Horizontalen dar, unvollständig also, wie auch sie die Welt sehen.»¹ Genau dieser Übergang der Landschaft in ein in jeder Beziehung mengenmässig fassbares und wandelbares, knetbares Objekt, stellt für uns ein ernsthaftes Definitionsproblem dar.

Trennung von Vorstellung und Wirklichkeit

Unsere Beziehung zur Natur in ihren verschiedenen Darstellungsweisen umzusetzen bleibt in unserem Beruf ein grundlegendes Problem. Wir sind in der komplexen Verstrickung der graphischen Darstellung gefangen, mit dem Hauptziel, die Zustimmung einer Wettbewerbsjury zu gewinnen. Verblendet treten wir ins Gebiet der Landschaftsarchitektur, wo eine kunstvolle graphische Verlockung sich vor die Realität stellt. Der Alltag unseres Berufes besteht darin, eine Landschaft sichtbar zu machen, die jedoch erst in einigen Jahrzehnten Form annehmen wird. Ironischer Weise leben wir jedoch in einer Epoche, in welcher Zeit und besonders die langfristige Planung ein seltener Luxus geworden sind. Unsere Arbeit, soll sie sich verkaufen lassen, muss unbedingt schnell und sofort fassbar sein. Die Entfernung vom Terrain wird uns zur Falle. Ich denke besonders an das wundervolle Campus-Projekt des dänischen Landschaftsarchitekten Sørensen, das er zu Beginn des 20. Jahrhunderts in Aarhus, Jütland, realisierte. Er pflanzte einfach einige Eichen in eine grosse Wiese, um damit – lange nach seinem Tod – diese schönen Eichen zu erhalten. Warum ist solches Tun heute unmöglich? Sørensen verbrachte 20 Jahre seines Lebens mit diesem Projekt, um sicher zu sein,

dass sich alles an der Stelle befand, wo er es haben wollte – er war vielleicht einer der letzten echten Landschaftsarchitekten im engsten Sinn des Wortes – ein *homme de terrain*.

Es ist mir wichtig, auch diese Schwachpunkte zu unterstreichen, besonders in einer Zeit, in welcher die verschiedenen Disziplinen mit festgelegten Kompetenzbereichen und unumstösslichen Dogmen vor allem sich selbst genügen. Nehmen wir einmal an, dass die Verantwortung für die Landschaft eigentlich eine gemeinsame Verantwortung aller Akteure auf dem Terrain ist. Würde das nicht die gesamte Problematik, unsere grosse Sorge, verändern?

Die Grundelemente einer Landschaft drücken sich auf einfache Weise im Garten aus. Das Wort Garten ist vom althochdeutschen *garto* hergeleitet, was umzäunter Bezirk bedeutet. Und diese räumliche Umfassung stellt eine Beziehung zum Himmel und zum Horizont her.

Damit kehren wir fast zum altgriechischen Ideal zurück, wo der *temenos*, der heilige Bezirk, durch die Grenzsteine, die *horoi*, begrenzt wurde. Unser Wort «Horizont» leitet sich genau von diesem griechischen Wort *horos* ab. So könnten wir sagen, dass Garten und Horizont untrennbar miteinander verbunden sind und sich gegenseitig ergänzen.

Doch warum sind wir nicht mehr fähig, die Dinge so klar und so einfach zu sehen? Hat das entwerferische Denken auf dem Papier zum Verlust des dafür nötigen Wissens geführt? Die Landschaft genügt sich nicht einfach im passiven Genuss an der Natur, es geht auch um das menschliche Gleichgewicht. Die Landschaft muss aktiv in die Gestaltung einer Örtlichkeit einbezogen werden, indem sie das Ferne mit dem Nahen in Übereinstimmung bringt und strukturiert. Ich zitiere hier den Komponisten Igor Strawinsky in seinem berühmten Vortrag über das Poetische, den er in Harvard hielt. Er spricht von einer allgemeinen Haltung, die sich auf die Musik bezieht, sich aber auch auf unsere Frage zur Landschaft übertragen lässt.

«Wir leben in einer Zeit, in welcher die Menschheit tiefgreifende Erschütterungen durchmacht. Der moderne Mensch ist

schaft bedeutet: ein bestimmtes Gebiet, das von einer Gruppe von Menschen oder einer Dorfgemeinschaft bebaut und verwaltet wird. Erst später erhält der Ausdruck «Landschaft» seinen bildhaften und ästhetischen Charakter.

Le paysage commun ist also die gewöhnliche, alltägliche Landschaft. Es gibt deren viele in der Schweiz, wie auch anderswo in Europa. Oft bleibt sie in unseren täglichen Beschäftigungen unbeachtet, aber sie fängt die bedeutsamsten Veränderungen unseres Territoriums auf. Es sind nicht die besonderen Orte oder die aussergewöhnlichen Gärten, die oft durch zahlreiche Gesetze oder einfach ihren Ruf geschützt sind. Die Landschaft, die mir wichtig ist, ist diejenige, in der man wohnt und in welcher man sich täglich aufhält. *Le paysage commun* legt eine Gemeinsamkeit des Geistes und der Gebräuche nahe. Dazu gehört auch die Sicht auf die Natur, die mit dem Bild, das sich unsere Gesellschaft von ihr macht, übereinstimmt. Es ist das, was die Engländer zurückhaltend als *common* bezeichnen und das in der heutigen Gesellschaft Englands noch immer eine zentrale Rolle spielt.

Sinn des Massstabs

Grössenverhältnis, Einheit und Zusammenhalt eines Ortes bleiben für uns eine vordringliche Frage. In jeder Disziplin hängen Einteilung und methodische Hilfsmittel vom gewählten Massstab ab. Ich schlage vor, einmal gegen die verbreitete Haltung anzugehen, die sich mit weiten Gebieten beinahe geographischen Ausmasses beschäftigt, so dass jegliches Gefühl für die eigentliche Landschaft verloren geht. Man muss wissen, wonach man sucht, um es finden zu können oder man muss sich zumindest über das Ausmass im Klaren sein. Das Wort «heuristisch» stammt vom griechischen Wort *heuriskein* ab, das einfach «finden» bedeutet. Der Massstab der bedeutenden Dinge, die wir in der Natur finden, entspricht einem menschlichen Massstab: dem eines Hauses und seines Gartens, einer Promenade oder eines Quartierparks. Genau auf diesem Niveau beginnt das Ungleichgewicht zwischen Landschaft und Wohngebiet. Ich bemühe mich daher um eine Landschaftsarchitektur, die sich an den kleineren, aber genau

vorgegebenen Massstab des Ortes und seiner Umgebung hält. Der Mensch ist der Massstab, so wie es Michel Collot in seinen Gedanken über die Landschaft ausgedrückt hat. Es geht nicht darum, Theorien über das Territorium in Frage zu stellen, aber wir fordern, dass unsere Kompetenz in der Entwurf vor allem durch massstabgerechte Arbeit auf dem Terrain unter Beweis gestellt wird.

Eine Gemeinschaft von Akteuren

Le paysage commun braucht jedoch den Einsatz verschiedener Akteure: Bauleiter, Architekten, Landschaftsarchitekten, Ingenieure. Wenn die Landschaft der Spiegel des Zusammenhaltes einer Gesellschaft ist, was können wir in unserer Epoche erkennen? Sind wir heute bereit, dieser Frage eine grossangelegte Diskussion zu widmen? Sind wir heute in der Lage, die phänomenalen Anstrengungen zu wiederholen, welche die Schweizer Korporationen der Vergangenheit erbrachten? Hier kommt der Sinn des Titels dieser Ausführungen voll zum Tragen. Es geht nicht darum, die «normale» Landschaft oder die städtische Umgebung zu verherrlichen, es geht vielmehr darum, eine Landschaft, die allen gehört und die alle etwas angeht, zu bauen mit einer Gemeinschaft von Akteuren.

Die Landschaft ist eigentlich das Produkt einer speziellen Natur – nennen wir sie «menschliche Ökologie»; allerdings eine «menschliche Ökologie», die auf der ihr eigenen Kultur und ihren lokalen Sitten und Gebräuchen beruht, auf ihren Örtlichkeiten, ihrer Geschichte, ihren Wünschen. Die Entwicklung kann nur in die richtige Richtung gehen, wenn wir die Verschiedenheit von einem Ort zum andern akzeptieren. Die Vision einer neuen städtischen Natur ist nicht nur Spiegelbild eines lebendigen Quartiers, sondern auch wertvoller Ort der Geborgenheit in unserer Zeit. Dies setzt vielleicht voraus, dass die Menschen wieder näher zur Natur gebracht werden müssen, sie müssen sie wieder greifen und erfüllen lernen. Stadtgärten sind nicht mehr der Allgemeingut, sie sind eine Seltenheit geworden und die Mehrheit hat dafür jeden Sinn verloren. Die uralte, einfache Freude am Garten muss neu belebt und von alten Schuldgefühlen befreit werden. Das Problem ist der

Bruch des Menschen mit seiner natürlichen näheren Umgebung und der geistigen Kraft, die er daraus schöpfen könnte.

In diesem Sinn zitiere ich das Gedicht *Correspondances* des französischen Schriftstellers Charles Baudelaire³:

Entsprechungen

Die Natur ist ein Tempel, wo aus lebendigen Pfeilern zuweilen wirre Worte dringen; der Mensch geht dort durch Wälder von Symbolen, die mit vertrauten Blicken ihn beobachten.

Wie langer Hall und Widerhall, die fern vernommen in eine finstere und tiefe Einheit schmelzen, weit wie die Nacht und wie die Helle, antworten die Düfte, Farben und Töne miteinander.

Landschaftsprojekte

Ich trete für eine Annäherung an die Landschaft mit Bescheidenheit ein, eine Annäherung im Kleinen, an eine Natur, die wie ein Schmuckstück bearbeitet wird. Es ist eine Arbeit in vorgegebenem, menschlichem Ausmass, wo jedes Detail seine volle Bedeutung erhält und somit dem Leben, unserem Leben, einen Sinn gibt. Dank dieser gemeinsamen Anstrengungen, werden wir hoffentlich den praktischen und theoretischen Zugang zu einer neuen Natur in der Stadt finden. Doch die Disziplin Landschaftsarchitektur steckt noch in der Phase des Suchens und Experimentierens, daher möchte ich Sie bitten, diese erste Etappe als einen Probelauf zu verstehen.

Die Projekte, die ich jetzt vorführen werde, entsprechen 12 Jahren Arbeit. Die folgenden Entwürfe sind deshalb gewissermassen Teilantworten auf die hier gestellten Fragen. Man erkennt in ihnen weniger bestimmte stilistische Richtlinien, als vielmehr das ständige Bemühen, die mir zur Verfügung stehenden Elemente zu vereinfachen. Besondere Beachtung wird vor allem den Einzelheiten geschenkt. Es ist eine Feinarbeit der Nivellierung, das Sammeln des Wassers, das Bebauen einer domestizierten Natur, die vielleicht ein Garten ist. Meine

Projekte wollen eine Landschaft für alle Tage, die nicht ins Auge sticht, die photographisch schwer zu fassen ist, zumindest im Moment. Es wäre interessant, in 30 Jahren zurückzukommen, um zu sehen, was hier geschehen ist.

Pierre Sansot lobt in seinem Buch über die öffentlichen Gärten die Langsamkeit, als höchstes Luxusgut unserer Zeit. Er unterstreicht die Fähigkeit, ja sogar die Macht des Gartens, unser Tun zu verlangsamen und uns dazu zu bringen, das schwebend Geheimnisvolle als selbstverständliches Alltagsgeschehen zu sehen. Ich verkaufe keine Geheimnisse und auch kein Alltagsgeschehen, aber ich weiss, wie Langsamkeit aus einem vorgegebenen Raum herauszuarbeiten ist. Diese Langsamkeit drückt sich nicht in der komplizierten Spirale eines barocken Raumgebildes aus, sondern ganz einfach als sinnvolle Leere, als das selbstverständliche Gegenstück zum Vollen, das oft ohne jeden Sinn hingestellt wird. Die Inszenierung des Leeren in öffentlichen Anlagen wird dadurch erwirkt, dass Boden- und Wasserflächen auf verschiedene Arten gestaltet werden, ebenso Abhänge, die Führung der Wege, des Schattens und des Lichts, der Orte für die Pflanzen und für die Menschen, die sich darin aufhalten. Es ist eine bewusste Entscheidung für das Gegenteil eines Raumes, der um ineinander und übereinander geschichtete Zwecke erbaut wurde. (siehe Abbildungen)

Die Landschaftsarchitektur im Lehrbetrieb

Das Lehren von Landschaftsarchitektur hat zum Ziel, zukünftige Generationen zu kritischem Denken auf dem Terrain zu erziehen: Landschaftsarchitekten, Architekten, Ingenieure, aber auch ihre Auftraggeber, die Bauherren. Dieses kritische Denken muss auf drei Arten vermittelt werden:

1. Durch das Studium der Geschichte und der Theorien der Landschaftsarchitektur werden die Studierenden mit den Prinzipien und Richtungen ihrer Vorgänger vertraut gemacht.
2. Indem der Blick auf die Darstellungsweisen und Visualisierungen der Landschaftsarchitektur gerichtet wird, werden Vor- und Nachteile herausgearbeitet.
3. Die Arbeit im Entwurf ermöglicht es den Studierenden, in

konstruktivem und kreativem Austausch ein Projekt der Landschaftsarchitektur experimentell auszuloten.

Eine bessere Verankerung der Landschaftsarchitektur innerhalb der ETH scheint mir ohne diese Grundlagen, ohne kritisches Überdenken einerseits und experimentelle Umsetzung andererseits, wenig tragfähig zu sein.

Erst die Vermittlung des nötigen Fachwissens erlaubt es, von einer wirklichen *techné* der Landschaftsarchitektur zu sprechen, von einer Lehrtätigkeit, die das gesamte Wissen umfasst und es erlaubt, Verhaltensregeln und Anordnungen auszuarbeiten, in welchen sich die Natur in den gesamten Bauwerken und im Alltag wiederfindet.

Um die Landschaftsarchitektur als Disziplin zu fördern, genügt es nicht, darüber zu philosophieren, ob der Gang der Geschichte volkstümlich oder aristokratisch sei, um dann in der Vergangenheit nach Modellen oder Anweisungen zu suchen. Im Gegenteil, man muss versuchen, ein präzises landschaftsarchitektonisches Denken zu begründen, das aktuellen Kenntnissen, insbesondere den heutigen Regeln von Zeit und Raum, Rechnung trägt. Der Identitätsverlust, als eine Folge rascher Veränderungen, Aufteilungen und als Folge des Bruchs mit Traditionen, kann nicht einfach durch Schönrederei über den Zufall wettgemacht werden. Demnach wäre die Landschaft vereinfacht als ein Nebeneinanderstellen unzusammenhängender Elemente in einem vorgegebenen Raum zu verstehen. Die Frage nach der Landschaft muss an einer Hochschule auf andere Weise gestellt werden. Auch wenn wir von den heutigen Zuständen in der Städten abhängig sind, so ist es doch gerechtfertigt, über das Agieren oder Nicht-agieren in der Landschaft zu diskutieren und mit anderen Vorschlägen zu konfrontieren.

Die Geschichte

Es ist schwierig vorauszusagen, oder sich vorzustellen, welche Vorgehensweisen sich aus der Landschaftsarchitektur, dieser neuen städtischen Natur, entwickeln werden. Eine wichtige

Basis dafür stellt die historische Forschung dar. Denn in der Vergangenheit finden wir eine wesentliche Reflexionsebene für die Auseinandersetzung mit der Gegenwart. Man wird sich aber erst auf die Geschichte abstützen können, wenn diese genügend erforscht ist. Eine differenzierte Geschichte der Landschaftsarchitektur, besonders der Schweizerischen Landschaftsarchitektur, muss erst noch geschrieben werden. Es gehört eindeutig zu den Aufgaben meines Lehrstuhls, an dieser Erforschung teilzunehmen, und zwar durch die Vergabe von Doktorarbeiten sowie durch die Zusammenarbeit mit anderen Lehreinrichtungen.

Eine kürzlich abgeschlossene Arbeit beantwortet bereits viele dieser Fragen über die kulturelle Identität. Die letztes Jahr eingereichte Dissertation von Udo Weilacher über den Landschaftsarchitekten Ernst Cramer zeigt, dass in der jüngsten Schweizerischen Landschaftsarchitektur ein wohlabgewogenes Gemisch von äusseren Einflüssen und einheimischen Talenten existiert.⁴

Die Sichtweise

Die Sichtweise ist der Grundstein jedes kreativen Denkens über Landschaft. Sie ist ein komplexes Gebilde aus Sprache, Vision und Darstellung und muss im Zentrum unserer Fragestellung stehen. Die Fähigkeit, etwas zu erschaffen kommt von selbst. Und sie geht mit der Beobachtungsgabe einher. Viele kreative Entwerfer bekennen sich zu dem, was sie unmittelbar umgibt, zum Gewöhnlichen, Bescheidenen, zum Kleinen und trotzdem Beachtenswerten. Deshalb müssen wir unsere Sichtweise überdenken und ändern und uns im Unterricht auch verstärkt den neuen Sicht- und Darstellungsweisen zuwenden. Wir verwenden Video, Informatik, wie auch andere Methoden der Visualisierung und der Darstellung. Die Studierenden benützen aber auch traditionelle Mittel wie den Plan, die Perspektive, die Maquette. Sie tun dies aber auf kritische Art auf der Suche nach Neuem. Ich trete für die Entwicklung einer persönlichen und selbständigen Sichtweise ein, denn nur in einer eigenständigen Arbeit kann unsere Umwelt und die Poesie unserer Zeit zum Ausdruck gebracht werden.

Das Projekt in der Landschaftsarchitektur

Der Entwurf in der Landschaftsarchitektur ist im Moment noch ausschliesslich Wahlfach. Selbstverständlich müssen wir, trotz der Begeisterung der Studierenden und bisweilen auch aufgrund ihrer erstaunlichen Resultate versuchen, die Projekte der Landschaftsarchitektur in der Umsetzung zu vertiefen. Die Arbeit beschränkte sich bis jetzt auf das Kleinräumige: auf irgendein kleines Stück Natur in der Stadt, das sich anbot. Solche Übungen am Objekt legen die Fragestellung «Natur in der Stadt» offener dar, als gemeinhin angenommen. Denn noch gibt es keine verbindlichen ästhetischen Regeln für die Arbeit an unbebauten und anderen aufgelassenen Arealen der grösseren Schweizer Städte.

Ich bin überzeugt, dass an der ETH der Entwurf in der Landschaftsarchitektur im Lehrplan der Architektur, vielleicht sogar der Ingenieurwissenschaften, Eingang finden wird. Wie an vielen anderen Hochschulen Europas, wird auch hier ein Studiengang Landschaftsarchitektur folgen. Ich möchte meiner Hoffnung Ausdruck geben, dass diese neue Disziplin dazu beitragen wird, kommende Generationen von Architekten, Landschaftsplanern und Ingenieure für die Landschaft unserer Städte zu sensibilisieren. Ich denke, wir haben die Samen der Landschaftsarchitektur in der ETH reichlich ausgesät und ich möchte Ihnen dazu einen kurzen Ausschnitt aus den Metamorphosen von Goethe vorlesen, wo er über das langsame aber sichere Aufspriessen eines kleinen Samens der Ulme (Rüster)⁵ nachsinnt. Alle diese Studierenden, so hoffe ich, sind wie junge, aufkeimende Bäume.

«Betrachten wir eine Pflanze, insofern sie ihre Lebenskraft äußert, so sehen wir dieses auf eine doppelte Art geschehen, zuerst durch das Wachstum, in dem sie Stengel und Blätter hervorbringt, und sodann durch die Fortpflanzung, welche in dem Blüten- und Fruchtbau vollendet wird. Beschauen wir das Wachstum näher, so sehen wir, daß, indem die Pflanze sich von Knoten zu Knoten, von Blatt zu Blatt fortsetzt, indem sie sprießt, gleichfalls eine Fortpflanzung geschehe, die sich von der Fortpflanzung durch Blüte und Frucht, welche auf einmal geschieht, darin unterscheidet daß sie sukzessiv ist, das sie in einer Folge einzelner Entwicklungen zeigt.»⁶

Seit dieser schöne Text geschrieben wurde, wurden die Ulmen durch die Graphiose dezimiert. Das ist noch lange kein Grund, ihn nicht zu zitieren, denn wir wissen nicht, welche Überraschungen uns die Zukunft bringt. Ich habe in einem kleinen Park in Alfortville bei Paris Ulmen neu gepflanzt. Ich weiss nur, dass wir mit beiden Beinen auf der Erde stehen und ich spreche vom Vertrauen in diese Erde. *Le Paysage commun*: das ist auch und in erster Linie ein Beweis für das gegenseitige Vertrauen von Individuen. Ich wage zu hoffen, dass sich die kommenden Generationen von Planern in der Schweiz mit diesen Problemen der Natur und der Stadt auseinandersetzen werden und allmählich zu einer Ausdrucksform der Landschaftsgestaltung finden werden, die ihnen ganz entspricht.

aus dem Französischen von Yvette Mottier

1 «Le paysage, en revanche, s'offre à l'oeil des hommes, qui ne sont qu'en un lieu à la fois, et se donne à voir à l'horizontale, de même qu'ils n'ont sur le monde qu'une vue défilée.» aus: «Le territoire comme palimpseste», in *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, 2001, S. 221.

2 «Nous vivons en un temps où la condition humaine subit de profonds ébranlements. L'homme moderne est en train de perdre la connaissance des valeurs et le sens des rapports. Cette méconnaissance des réalités essentielles est extrêmement grave. Elle nous mène infailliblement à la transgression des lois fondamentales de l'équilibre humain.» Strawinsky, *Poétique Musicale*, Harvard 1939, S. 93.

3 *Correspondances*

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

4 vgl. die Rezension dieser Monographie, S. 87 dieses Bandes.

5 Diese Stelle bezieht sich nicht auf die Ulme; diese wird in: Johann Wolfgang Goethe: *Die Metamorphose der Pflanzen*, Gedenkausgabe, Artemis-Verlag, Zürich 1949, Bd. 17, N° 82, S. 45 erwähnt. (Anm. d. Übers.)

6 a.a.O., N°113., S. 55.